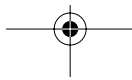
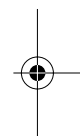
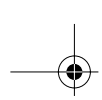


1

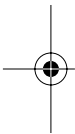
« Mauricette ! Fais attention ! N’va pas tout près d’eulle rivière ! Marie-Groëtte, elle va t’tirer au fond ! » C’était la mise en garde de Mémère Beussart à sa petite-fille lorsque celle-ci s’approchait un peu trop de la Lys qui coulait au bout du champ de pommes de terre à Saint-Venant. Les grands-parents paternels de Mauricette étaient des petits fermiers. À force de travail, Joseph Beussart était passé du statut de fermier à brouette à celui de fermier avec un cheval.

Ce matin de septembre, avec Bijou attelé à l’arracheuse, il avait ouvert les buttes et les pommes de terre avaient vu le jour. Une belle récolte après une saison sans mildiou, ni doryphores. Les patates avaient séché sous le soleil et en fin de matinée, toute la famille était là avec les mannes et les sacs de jute pour le ramassage. Mauricette était venue d’Haverskerque, le village voisin, avec ses parents. Son papa, Arthur, travaillait habituellement dans les champs, le plus souvent pour le compte de son

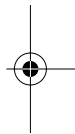




père, mais aussi pour d'autres fermiers aux alentours. C'était un homme grand et fort, massif, au visage sanguin. Thérèse Duval, sa femme, était originaire de Deûlémont. Ayant son brevet élémentaire, elle avait été recrutée par la paroisse de Morbecque, près d'Haverskerque, pour s'occuper de la classe des petits à l'école des sœurs. Arthur et Thérèse s'étaient rencontrés quand il était venu livrer des pommes de terre à la Communauté. Ils avaient fréquenté, comme on disait à l'époque, s'étaient mariés et Mauricette était leur premier enfant. La rentrée des classes aurait lieu dans une quinzaine de jours, aussi Thérèse était là, mettant la main à la pâte. Mémère Beaussart n'était pas fâchée de voir sa belle-fille instruite, suante et le dos courbé, ramasser des pommes de terre.

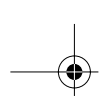


Mauricette, qui n'avait que cinq ans, apportait son aide, mais souvent cessait le travail pour courir à travers le champ. Elle soufflait sur les pissenlits quand elle en trouvait en graines, allait parler à sa poupée de chiffon posée au bord du chemin, lui décorait son chignon de laine avec des plumes trouvées. Assise dans la terre fine, les jambes allongées, les mains posées sur les genoux, elle levait les yeux vers le ciel, regardait longtemps les lourds nuages blancs qui changeaient de forme, poussés par un léger vent venu de l'ouest, de la mer.



Les grandes personnes travaillaient par équipe de deux avec une grande manne d'osier tressé. La manne pleine, on la vidait dans un sac de jute. Il

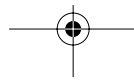
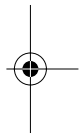




fallait se placer face à face, coincer le bord du tissu avec la main sous le bord de la manne et ensuite, ensemble, soulever la manne par le fond et la renverser. Mauricette aimait le bruit que faisaient les pommes de terre en tombant. Elle aimait aussi l'odeur de la toile de jute. On répétait l'opération une deuxième fois pour remplir le sac. La journée avançant, il y en avait maintenant toute une théorie debout sur le champ comme des soldats boursofflés et courts sur pattes. Mauricette courait en zigzaguant tout autour. « Fais attention, Mauricette, n'va pon ichi rinverser chés sacs ! », criait Mémère Beaussart. Thérèse ne disait rien, elle n'était pas chez elle ; mais elle sentait la sourde hostilité de sa belle-mère, une hostilité qui contaminait son beau-père et parfois son mari. Mauricette essayait de compter les pommes de terre pourries abandonnées sur le terrain. On était en septembre 1938 et bientôt le malheur allait s'abattre sur le pays et sur la famille.

★

Moins de deux ans plus tard, le 4 juin 1940, alors que les troupes allemandes pénétraient dans Dunkerque, Arthur Beaussart, qui, bien que père de famille, avait été mobilisé, fut arrêté et fait prisonnier près de Steenwerck par une patrouille allemande, alors qu'il errait à la recherche de son régiment. Avec des milliers de ses camarades, il marcha sous bonne garde vers l'Allemagne. Prisonnier de

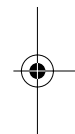




guerre, il fut envoyé en Autriche dans un commando agricole. Jusqu'à la fin de la guerre, il travailla dans une ferme de Carinthie.

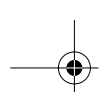
Le reste de la famille Beaussart avait participé à l'exode de mai 1940, mais devant l'impossibilité de franchir la Somme, les ponts ayant été détruits, tout le monde était finalement rentré à Saint-Venant et à Haverskerque. Thérèse reçut les premières nouvelles de son mari à l'automne 1940. L'année suivante, elle quitta son travail et s'installa avec sa fille chez ses parents. Jusqu'à la fin de la guerre, elles vécurent à Deûlémont, rue des Processions, avec Pépé Léon et Mémère Germaine.

Paradoxalement, c'est pendant cette période noire de l'occupation, chez ses grands-parents maternels, que la fillette vécut les meilleures années de sa vie.



Léon Duval était employé à l'Hôpital psychiatrique d'Armentières. En toutes saisons, par tous les temps, longeant la Lys, il effectuait à vélo le trajet entre son domicile et son lieu de travail. Il avait commencé en 1912 comme gardien à l'Asile public d'aliénés. Il n'avait pas travaillé longtemps car la Grande Guerre avait éclaté. Il était parti comme des millions d'autres jeunes de son âge. L'Artois, la Champagne, le Chemin des Dames, Verdun... Lui était revenu. Armentières avait été dévasté par les bombardements, l'Asile complètement détruit. Léon Duval avait vécu la reconstruction qui s'était





étalée de 1921 à 1938. En 1937, les asiles furent transformés en hôpitaux psychiatriques. À cette occasion, il put bénéficier d'un changement de statut et de fonction auquel il aspirait depuis longtemps. Au cours de ses années comme gardien, il avait regretté la façon dont on traitait parfois les malades. Il travaillait toujours avec eux, mais il n'était plus leur gardien, il était devenu un des jardiniers de l'hôpital.

L'histoire bégayait. En mai 1940, pendant une semaine, les Stukas avaient frappé Armentières, semé la mort et la terreur dans l'Hôpital psychiatrique et les rues de la ville. Une centaine de bombes avaient atteint les bâtiments de l'hôpital, détruisant les cuisines, la pharmacie, l'internat et de nombreux pavillons. Des dizaines de malades et des membres du personnel avaient été tués. Sa femme Germaine voulait le retenir à la maison mais tous les matins, Léon retournait à son poste. Le soir, il lui racontait les événements dramatiques dont il avait été témoin.

Quand Thérèse et la petite Mauricette arrivèrent en 1941, la reconstruction était presque achevée. Léon avait énormément de travail car le docteur Guilbert, directeur de l'hôpital, rentré de captivité, avait repris son poste et ordonné de transformer une grande partie des pelouses en jardins pour agrandir la surface des cultures maraîchères.

★

